Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HLP + SES, veuillez visiter :
bac-hlp-ses.fr/annales-sujets-et-corriges

Corrigé du bac 2025 : Philosophie Métropole Secours

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2025

PHILOSOPHIE

Durée de l'épreuve : 4 heures – Coefficient : 8

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

A propos de ce corrigé

Ce document est une proposition de corrigé rédigée par un enseignant en philosophie pour le site sujetdebac.fr

La philosophie est un domaine riche et diversifié, offrant de multiples perspectives et interprétations. Ainsi, il existe de nombreuses manières de traiter un sujet philosophique donné, chacune apportant sa propre compréhension et ses propres arguments.

Cette proposition de corrigé vous fournit un exemple de démarche possible pour aborder chaque sujet. Vous êtes encouragé(e)s à explorer différentes approches, à développer vos propres idées et à formuler vos propres arguments.

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat : www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Dissertation n°1
Sujet : Devons-nous lutter contre le temps ?

Comprendre le sujet : Clarifier les termes

Commencer une dissertation, c'est d'abord s'assurer qu'on comprend bien ce que le sujet nous demande.

Ici, il s'agit d'un sujet à portée existentielle, à la fois intime et universelle.

Devons-nous : cette formulation interroge une obligation, une nécessité morale, existentielle, voire sociale. S'agit-il d'un devoir personnel, collectif ? Cela implique aussi un choix, donc une certaine liberté d'action.

Lutter contre : l'expression suppose une opposition, un combat. On lutte contre quelque chose qui nous résiste, voire nous menace.

Le temps : voilà le cœur du sujet. Mais quel temps ? Le temps mesuré (chronologique, objectif) ? Le temps vécu (subjectif, psychologique) ? Le temps qui passe ? Le temps qui détruit ? Le temps de la nature ? Ou encore celui de l'histoire, du progrès ?

Dès lors, le sujet ne demande pas simplement si le temps est un ennemi, mais s'il est juste ou nécessaire d'entrer en résistance face à lui, d'essayer de le maîtriser, de le suspendre, ou même de le vaincre.

Des questions pour orienter la réflexion

Avant de chercher une réponse, posons-nous les bonnes questions :

- Pourquoi voudrait-on lutter contre le temps ? Est-ce parce qu'il nous échappe, parce qu'il nous conduit à la mort, à l'oubli, à la finitude ?

- Est-il seulement possible de lutter contre lui ? Ne sommes-nous pas toujours déjà dans le temps, par nature ?
- Le temps est-il toujours un mal ? Ne permet-il pas aussi la croissance, la mémoire, le progrès, l'amour ?
- Ne faudrait-il pas plutôt vivre avec le temps, l'habiter, l'accepter ?
- Enfin, lutter contre le temps, est-ce vraiment lutter contre lui, ou plutôt en faire bon usage ?

Ces questions ouvrent à des perspectives différentes, parfois contradictoires, et c'est dans cette tension que se construit la réflexion philosophique.

Quelques repères philosophiques essentiels

Pour nourrir la réflexion, voici quelques idées et références classiques et modernes, à explorer :

Épicure : la peur du temps est souvent la peur de la mort. Il faut, selon lui, apprendre à ne pas craindre la fin, car tant que nous sommes vivants, la mort n'est pas là ; et quand elle est là, nous ne sommes plus. Ainsi, la sérénité passe par l'acceptation du temps, non par la lutte contre lui.

Saint Augustin : il distingue le temps de Dieu (l'éternité) du temps des hommes (le temps vécu, changeant, incertain). Pour lui, le temps n'est pas un simple flux objectif ; il est surtout intérieur, lié à notre mémoire, notre attente, notre attention.

Heidegger : l'homme est un « être-vers-la-mort », c'est-à-dire un être qui existe en sachant que le temps est limité. Plutôt que fuir ou combattre le temps, il faut l'assumer, s'y engager pleinement, pour donner sens à notre existence.

Bergson : oppose le temps mesurable (le temps des sciences) au temps vécu (durée). Vouloir contrôler le temps comme un objet mesurable, c'est se méprendre. Il faut réapprendre à sentir la durée, à s'accorder à la fluidité de la vie.

Le transhumanisme contemporain : certains courants actuels, comme ceux prônant l'allongement radical de la vie, montrent un désir presque technique de vaincre le temps, voire la mort. Mais cela pose des questions éthiques : la vie a-t-elle encore un sens si elle est illimitée ?

Des problématiques possibles

Voici quelques formulations possibles pour problématiser le sujet :

- Peut-on vraiment lutter contre le temps, ou doit-on apprendre à vivre avec lui ?
- La lutte contre le temps est-elle une nécessité pour échapper à notre condition mortelle, ou une illusion dangereuse ?
- Le temps est-il un adversaire à vaincre ou un allié à comprendre ?

- Faut-il lutter contre les effets du temps (vieillissement, oubli…) ou changer notre rapport au temps ?

Des pistes de réflexion

Une première approche possible serait de considérer que nous devons lutter contre le temps, car il nous vieillit, nous détruit, nous échappe. La médecine, les calendriers, les technologies de la mémoire (photos, écriture, enregistrements…) sont autant de moyens de résistance. On pourrait y voir un besoin fondamental de l'homme : celui de laisser une trace, de ralentir l'effacement.

Mais une deuxième approche, plus existentielle ou spirituelle, consisterait à dire que lutter contre le temps, c'est refuser notre condition humaine, et que cela produit plus de frustration que de paix. Il vaudrait mieux accepter le temps, en faire une matière pour vivre pleinement, pour aimer, créer, se souvenir, espérer.

Enfin, une troisième piste pourrait poser que nous devons non pas fuir le temps ou le vaincre, mais apprendre à le maîtriser dans son usage : ne pas le gaspiller, lui donner sens, habiter l'instant (carpe diem) tout en construisant l'avenir.

Pièges à éviter

Quelques écueils courants qu'il vaut mieux éviter :

- Réduire le temps à l'horloge ou à l'âge biologique. Le sujet est plus profond : il touche au sens de l'existence dans la durée.
- Confondre lutter contre le temps avec ne pas perdre de temps ou être productif. Le sujet n'est pas simplement une question d'efficacité.
- Donner une réponse trop rapide ou trop simpliste : « Non, c'est inutile, le temps est invincible ». Oui, mais faut-il pour autant s'y résigner ? Le devoir invite à penser, pas seulement à constater.

Conclusion : Une invitation à la réflexion

Ce sujet touche un point sensible et fondamental : notre rapport au temps dit quelque chose de notre rapport à la vie, à la mort, à nous-mêmes. L'enjeu n'est pas seulement de savoir si nous devons lutter, mais de comprendre ce que cela révèle de notre condition humaine.

Comme souvent en philosophie, il ne s'agit pas de trancher trop vite, mais de faire vivre la tension entre notre désir de maîtriser le temps… et notre besoin de l'accepter. Peut-être que l'enjeu ultime est moins de lutter contre le temps que d'apprendre à l'habiter avec lucidité et liberté.

Dissertation n°2
Sujet : Faut-il suivre sa raison pour agir moralement ?

Ce sujet nous invite à interroger le lien entre raison et morale, c'est-à-dire à se demander si la raison constitue un guide nécessaire, voire suffisant, pour bien agir, ou si la moralité relève d'autres facultés comme les sentiments, la conscience ou encore la volonté.

Clarification des termes du sujet

Faut-il : le terme marque une nécessité morale ou logique. Il ne s'agit pas simplement de constater que parfois on suit sa raison, mais de se demander si on doit le faire pour être moral, et si cela est souhaitable ou juste.

Suivre sa raison : la raison désigne ici notre capacité à penser de manière réfléchie, à peser le pour et le contre, à formuler des principes, à éviter les impulsions irrationnelles. Suivre sa raison, c'est agir selon une délibération rationnelle, selon ce que la raison nous présente comme juste ou bon.

Agir moralement : cela suppose qu'il existe une manière correcte d'agir du point de vue de la morale, c'est-à-dire qui respecte certains principes ou valeurs (comme la justice, le respect d'autrui, la dignité, etc.).

Pistes de réflexion et problématiques possibles

On peut approcher ce sujet en posant plusieurs questions clés :

- La raison est-elle ce qui fonde et oriente notre sens moral ?
- Peut-on être moral sans être rationnel ?
- Les émotions (comme la compassion, l'indignation) ne jouent-elles pas un rôle essentiel dans l'action morale ?
- Est-ce que suivre sa raison garantit une action juste, ou peut-on aussi faire le mal avec des raisonnements très rationnels ?
- Agir moralement, est-ce toujours agir contre ses désirs, en s'appuyant sur une raison qui les corrige ? Ou la moralité peut-elle s'ancrer dans le cœur, le ressenti, la conscience spontanée ?

Ainsi, une problématique possible pourrait être :

La raison est-elle un guide sûr et suffisant pour agir moralement, ou bien la moralité suppose-t-elle d'autres formes de sensibilité ou d'engagement ?

Quelques repères philosophiques pour nourrir la réflexion

Ce sujet renvoie finalement à des débats classiques de la philosophie morale.

La position rationaliste : Kant, la raison comme fondement du devoir moral

Pour Kant, agir moralement, c'est agir par devoir, en obéissant à une loi morale que la raison découvre et que tout être raisonnable peut reconnaître. C'est ce qu'il appelle l'impératif catégorique : "Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle". Ici, la raison est à la fois la source et le guide de l'action morale. C'est elle qui nous permet de dépasser nos inclinations personnelles, nos intérêts, nos émotions.

Mais on peut se demander si une morale fondée uniquement sur la raison n'est pas froide, abstraite, voire aveugle aux situations concrètes.

La critique sentimentaliste : Hume, Rousseau, et la place du cœur

Pour David Hume, philosophe empiriste britannique, la raison est et doit être l'esclave des passions. Cela signifie qu'elle ne peut que calculer, moyenner, mais ne peut motiver à elle seule une action.

Selon lui, ce sont nos sentiments moraux, comme la pitié ou la sympathie, qui nous poussent à agir bien. La raison ne suffit pas pour nous rendre moraux.

Rousseau, dans un autre registre, valorise aussi la conscience naturelle, cette sorte d'intuition morale inscrite en chacun de nous, capable de nous faire ressentir le bien ou le mal sans raisonnement complexe.

Cela pousse à se demander : peut-on vraiment réduire la morale à un calcul rationnel ?

Les dérives possibles de la raison seule

Des penseurs plus contemporains, ou issus de la tradition critique (comme Hannah Arendt) ont montré que la raison seule, sans sens moral ou empathie, peut conduire à des formes de rationalité inhumaines : bureaucratiques, calculatrices, voire destructrices (elle parle du "fonctionnaire du mal").

Écueils et pièges à éviter

- Faire une opposition trop simple entre raison et sentiments. Certains philosophes, comme Spinoza, montrent que la raison peut intégrer les affects, et que comprendre les causes des émotions peut nous rendre plus libres et plus justes.
- Confondre agir rationnellement et agir égoïstement. Le calcul d'intérêt personnel n'est pas forcément une expression de la raison morale.

- Imposer une réponse tranchée : dire que seule la raison ou que seuls les sentiments permettent d'agir moralement est souvent réducteur.

Quelques pistes pour construire une réponse nuancée

Une bonne dissertation pourrait explorer des tensions et articulations possibles.

On pourrait défendre l'idée que la raison est indispensable pour agir moralement, car elle seule permet de formuler des principes universels, de distinguer l'essentiel de l'accessoire, de résister à l'arbitraire.

Mais on pourrait aussi montrer que sans sensibilité morale, sans empathie, sans attention à l'autre, la raison risque de devenir formelle ou inhumaine.

Enfin, une synthèse possible serait de dire que la morale authentique suppose une alliance entre raison et sentiment, entre principe et situation, entre loi universelle et cas concret.

Conclusion ouverte

Ce sujet nous invite à réfléchir à ce qui nous rend profondément humains : notre capacité à réfléchir avant d'agir, mais aussi à ressentir, à nous émouvoir, à nous soucier d'autrui. Peut-être qu'agir moralement, c'est justement trouver un équilibre entre la rigueur de la raison et la chaleur du cœur.

Explication de texte
Sujet : John Stuart MILL, De la liberté (1859)

Introduction : une seule voix peut-elle avoir raison contre tous ?

Imaginez un monde où une seule personne pense différemment de tout le reste de l'humanité. Que faire de cette voix dissonante ? Doit-on la faire taire pour préserver l'unité ou, au contraire, lui laisser la parole, même si elle semble seule contre tous ?

C'est précisément cette question que pose John Stuart Mill dans cet extrait de *De la liberté* (1859), un texte majeur du libéralisme moderne. Mill y défend avec force la liberté d'expression, non comme un simple droit individuel, mais comme une nécessité pour le progrès intellectuel et moral de l'humanité tout entière.

Contexte de l'auteur et de l'œuvre

John Stuart Mill, philosophe et économiste britannique du XIXe siècle, est une figure centrale du libéralisme politique. Il est influencé par l'utilitarisme de Bentham, mais il le nuance en intégrant des préoccupations morales plus fines. *De la liberté* est publié en 1859, dans un contexte de démocratisation des sociétés occidentales, mais aussi de montée du conformisme social.

Pour Mill, l'un des plus grands dangers pour la liberté n'est plus le pouvoir d'un roi ou d'un tyran, mais celui de la majorité. Il redoute ce qu'il appelle la « tyrannie de l'opinion publique ». Même dans une démocratie, on peut étouffer une idée simplement parce qu'elle dérange.

Résumé du texte

Dans cet extrait, Mill pose une thèse forte : réduire une opinion au silence, c'est léser toute l'humanité. Pourquoi ? Parce que même une opinion fausse ou isolée peut nous être précieuse. Si elle est vraie, elle permet de corriger nos erreurs. Si elle est fausse, elle donne à la vérité l'occasion de se renforcer, en se confrontant à l'erreur.

Autrement dit, le débat est toujours fécond, même (et surtout) quand il dérange.

Analyse linéaire du texte

Affirmation radicale : la majorité n'a pas le droit de faire taire une minorité.

Mill commence fort : même si tous les hommes, sauf un, sont d'accord entre eux, ils n'ont pas le droit d'imposer le silence à celui qui pense autrement. De la même manière, cet individu solitaire, même s'il en avait le pouvoir, ne devrait pas réduire les autres au silence.

Ce début de texte vise à inverser notre intuition spontanée : ce n'est pas parce qu'on est nombreux à penser quelque chose qu'on a raison, ni qu'on peut faire taire ceux qui ne pensent pas comme nous.

Pourquoi faire taire une opinion est une perte pour tous.

Mill poursuit en expliquant ce qui est en jeu. Faire taire une opinion, ce n'est pas juste nuire à la personne qui la défend. C'est voler quelque chose à l'humanité toute entière, présente et future.

Il envisage alors deux possibilités :

- Si l'opinion qu'on fait taire est juste, on prive les gens de la possibilité d'abandonner une erreur pour accéder à la vérité.
- Si elle est fausse, elle n'en est pas moins utile : elle permet à la vérité de se préciser, de s'affirmer plus clairement dans la confrontation.

Dans les deux cas, le débat est bénéfique, et le silence imposé est un tort collectif.

Transition : même une opinion fausse ne doit pas être étouffée.

Mill termine cet extrait en annonçant qu'il va examiner ces deux cas séparément. Mais il ajoute déjà un argument décisif : même si on était sûr qu'une opinion est fausse, la faire taire reste une erreur. Pourquoi ? Parce que la vérité ne se renforce que dans l'épreuve, dans la contradiction. Une vérité qu'on ne confronte jamais à l'erreur s'endort, se fige, devient dogme.

Thèse du texte

Il ne faut jamais faire taire une opinion, même fausse ou minoritaire, car toute opinion contribue, d'une manière ou d'une autre, au progrès de la pensée et de la vérité.

Pour Mill, la liberté d'expression est un bien commun, pas seulement un droit individuel. La réduire, c'est faire reculer l'intelligence collective.

Problématique sous-jacente

La question centrale pourrait se formuler ainsi :

- Peut-on légitimement faire taire une opinion, même si elle est fausse ou marginale ?
- La majorité a-t-elle raison d'imposer le silence au nom du bien commun ?

Mill répond : non, car ce serait confondre le nombre avec la vérité, et l'autorité avec la justice.

Portée et limites du raisonnement

L'argument de Mill est puissant, mais non sans fragilité. Il repose sur plusieurs hypothèses implicites :

Toutes les opinions ont une valeur pour le débat. Mais est-ce toujours vrai ? Que faire des discours de haine, des théories du complot, ou des propos délibérément mensongers ? Peut-on vraiment les défendre au nom de la liberté ?

Mill ne distingue pas les types d'opinions : scientifiques, politiques, éthiques, etc. Or certaines erreurs (par exemple dans un contexte de crise sanitaire) peuvent avoir des conséquences graves.

Il suppose que le débat est rationnel, honnête, argumenté. Mais la réalité sociale est parfois tout autre : les débats sont biaisés, dominés par l'émotion, ou manipulés. Toutes les opinions ne participent pas également à un dialogue fécond.

Enfin, Mill évoque à peine le principe de non-nuisance, pourtant central dans son œuvre : on peut limiter la liberté d'expression uniquement si elle cause un tort direct à autrui. Ce point mériterait d'être rappelé pour nuancer la portée de sa thèse.

En conclusion

Ce texte de Mill est un plaidoyer vibrant pour la liberté d'expression, qu'il considère non pas comme un luxe, mais comme une condition du progrès humain. Pour lui, la vérité n'est jamais définitive, et c'est seulement dans la confrontation des idées (même fausses et/ou marginales) qu'elle peut continuer à vivre.

Aujourd'hui encore, ce texte résonne fortement. À l'heure des réseaux sociaux, des fake news et des polémiques, il nous oblige à poser une question essentielle : voulons-nous vraiment protéger la vérité ? Si oui, alors il faut protéger la parole, y compris celle qui dérange.

———

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat :
www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.